

MARDI

19 FÉVRIER 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BADEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 103.



TROISIEME ANNEE.

N° 150.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 13 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.



La prison est le Séminaire des Patriotes.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

19 février 1831. Troubles sérieux à Arles (Bouches-du-Rhône). — 19 février 1832. Saisie du journal la Tribune. — 20 février 1831. Saisie de la Caricature; troubles à Lunel et à Perpignan; dévastation du séminaire. — 20 février 1832. Condamnation du journal la Révolution, 6 mois et 400 fr.

Banquet patriotique

OFFERT A M. GRANIER, GÉRANT DE LA Glaneuse.

Trois cents républicains se sont réunis avant hier chez un restaurateur de Vaize, pour offrir un banquet à notre Gérant. Cette réunion était composée de négocians, d'ouvriers, d'avocats, d'artistes et de publicistes républicains, parmi lesquels, les convives ont remarqué M. Ans. Petetin, gérant du Précurseur. Le banquet était présidé par M. Martin, M. Chèze, négociant, et M. Berger, gérant de l'Echo de la Fabrique, avaient été nommés vice-présidens. Ce dernier seul était présent au banquet, M. Chèze, retenu chez lui par une maladie, avait témoigné par une lettre écrite à la commission le regret qu'il éprouvait de ne pouvoir assister à cette réunion patriotique.

Après le banquet, M. Martin a donné lecture de la lettre suivante, écrite par M. Monier, jeune républicain, victime des persécutions du pouvoir.

Amis!

Je n'éprouve qu'un regret depuis qu'on m'a privé du peu de liberté que le juste-milieu ne vous a pas encore ôté, c'est de ne pouvoir assister au banquet que vous donnez au courageux Granier. Là, j'aurais fait comme partout, j'aurais proclamé les sentimens populaires qui remplissent mon ame. Je l'aurais fait sans acrimonie, parce que la vérité n'a pas besoin de recourir à l'insulte pour être écoutée; mais le jour de la délivrance approche, malgré les suppositions infâmes que la police a faites contre moi. J'espère qu'il se trouvera assez d'hommes parmi les jurés pour m'absoudre du crime que l'on m'impute; comme

si c'était un crime d'être républicain. Le temps de l'inquisition politique expire; bientôt on pourra tout écrire, comme on peut tout penser.

A l'avenir, amis! C'est mon toast; buvez pour moi.

MONIER.

Le nom de M. Lortet, appelé à la tribune a produit sur les convives un effet qu'il nous est impossible de décrire. Nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire le toast porté par ce citoyen à l'émancipation de la pensée, cette chaleureuse improvisation à tel plusieurs fois interrompue par les plus vives acclamations.

Les toasts suivans ont été successivement portés:

M. JUBIÉ fils.

A Armand Carrel!

Au courageux soutien de nos droits! A cet homme dont la vie entière est consacrée à défendre et servir la liberté. Honneur et gloire à cet athlète intrépide qui, deux fois, fit un rempart de son corps à la première de nos libertés, celle de la presse! dans la dernière lutte qu'il eut à soutenir avec le champion d'une faction qui ne tire sa force que de la faiblesse du pouvoir et de notre générosité; il faillit succomber; le pays déplorait déjà sa perte. Que le pays se rassure, il lui est rendu, sa tâche n'était pas terminée.

A Armand Carrel! A sa prompte convalescence!

M. HUGON.

Aux rédacteurs du journal républicain
la Tribune!

Eux aussi ont voulu offrir leur poitrine au fer des carlistes, et s'il n'eût tenu qu'à eux, ils eussent fait rentrer dans la poussière nos téméraires ennemis; mais, soit prudence de la part de ces derniers, soit crainte de la part de nos gouvernans, ou que la fortune des républicains ait voulu conserver des hommes qui nous sont chers pour des combats plus glorieux et plus utiles, nos provocateurs ont été épargnés. Au fond, que l'humanité s'en réjouisse, peut-être trop de sang aurait coulé! — Toutefois, citoyens, je ne vous parle pas ici des rédacteurs de la Tribune seulement, parce qu'ils sont hommes de cou-

rage, qui d'entre nous ignore qu'ils sont républicains? mais encore parce qu'ils sont écrivains distingués et surtout consciencieux et désintéressés; parce qu'après avoir été les premiers à attaquer un pouvoir vicieux dans son origine, ils ont été aussi les premiers à dire ce qui devait le remplacer; parce que le but constant de leurs travaux est l'établissement le plus parfait possible de l'égalité sociale; parce que, pour eux la république qu'ils veulent pour notre patrie n'est que le moyen d'arriver à l'organisation sociale par la justice, ou par l'égalité de chacun au jugement de tous. Ils veulent les formes républicaines, parce qu'elles sont malléables, flexibles au mouvement des esprits, variables comme les besoins de tous, et rebelles seulement aux caprices de toute minorité; ils les veulent, parce que le moyen de réaliser et d'organiser ce progrès constant du peuple est que tout se fasse par lui et pour lui.

Citoyens, ce programme de doctrines que je viens de vous exprimer dans les mêmes termes dont se sont servis les rédacteurs de la Tribune, parce que je n'aurais pu résumer autant de moyens de perfectibilité sociale en aussi peu de mots, et qu'il est des hommes qu'on ne peut mieux faire connaître qu'en les citant, ce programme est aussi le mien, et aux marques d'approbations que vous avez données en l'écoutant, je juge qu'il est le vôtre aussi.

A Marrast! G. Sarrut! qui comptez dans cette enceinte de nombreux et vrais amis; et toi F. Bascans à qui de longues années de captivité seraient encore réservées si les hommes qui te persécutent n'avaient le soin de creuser eux-mêmes l'abîme où ils doivent bientôt tomber; que n'êtes-vous présents ici pour être témoins des sympathies que vos doctrines excitent, du moins le retentissement en arrivera jusqu'à vous; puisse-t-il être un soulagement aux blessures nombreuses que vous avez reçues dans le combat pour la liberté!

M. RIVIÈRE.

Aux martyrs de la liberté!....

Aux braves morts en juin pour la régénération de la liberté! ils méritaient un autre sort! Pussions-nous dans un temps plus prospère, leur élever un monument digne d'eux. Leurs noms sont immortels, ils resteront toujours gravés dans les cœurs de tous bons patriotes!....

M. GUILLEMAIN.

Au peuple!!!....

A ce peuple trop confiant et trop crédule!... A ce peuple qui paye le budget, qui nourrit par son travail et ses sueurs, cette foule ignoble et lâche de courtisans, vils satellites d'un pouvoir éphémère!... A ce peuple, qui réclame des droits auxquels il a raison de prétendre, droits qui lui ont été promis lorsqu'on le craignait encore!... A ce peuple méprisé, bafoué, indignement trahi par un pouvoir qui a sitôt oublié que les cadavres de nos frères lui servent d'échelons pour y arriver!...

Disons donc tous: Au peuple des chaumières, à ce peuple de noirs ateliers, qu'une nouvelle aristocratie croit tenir dans les fers. Pensez-vous, aristocrates modernes, comprimer long-temps encore la lave furieuse qui bouillonne dans le sein de ce peuple que vous avez trahi? Non, il vous a si souvent servi de levier, qu'il sait enfin vous connaître, et s'il voulait frapper des coupables, examinez vos consciences!...

Au peuple!... à son émancipation!... à la conquête future de ses droits!

M. RAGINEL.

A Béranger!

Honneur au chante national! au poète populaire! Honneur surtout à l'homme incorruptible, dont la vie entière est un reproche amer pour plus d'un personnage de notre époque. Il n'a pas comme tant d'autres renégats, et comme tel autre poète, troqué sa plume et sa gloire contre de l'infamie. Son indépendance a toujours su mépriser les caresses et les persécutions des hommes des différens pouvoirs qui sentaient le besoin de tuer la vérité, pour ne pas être tués par elle. Béranger chante encore, et la France l'en remercie.

Gloire à lui! Après avoir prédit le retour des trois couleurs et la Sainte-Alliance des peuples, il invoque aujourd'hui l'ombre de Nostadamus, et lui fait prophétiser pour l'an deux mil une république calme, heureuse et forte qui remplira d'allégresse notre belle France; comme la date peut paraître éloignée, il nous laisse le soin de la débattre. C'est donc à nous, hommes de la jeune France, qu'il appartient de le faire.

(Au poète qui pour muse prit le peuple.)

Après ce toast, M. le président a eu l'heureuse idée de prier un des convives de chanter l'une des dernières chansons de Béranger; Le roi mendiant. M. Raçon, artiste du théâtre des Célestins, s'est acquitté de ce soin avec une verve de bonhomie qui a excité des applaudissemens universels.

M. VINCENT.

Aux patriotes de toutes les nations!

Citoyens,

Diviser pour régner, telle a toujours été la maxime des tyrans. Pour fonder leur pouvoir despotique, ils ont en effet divisé les peuples, fomenté et entretenu des rivalités de nation à nation. Jusques aujourd'hui, des masses d'hommes, accourus quelquefois des pôles opposés, se sont broyés sur des champs de bataille, pour satisfaire l'ambition ou l'orgueil blessé de leurs despotes respectifs. Et quel a été le prix du sacrifice de leurs sueurs et de tout ce sang versé? de nouvelles chaînes, des chaînes d'autant plus lourdes, que le despotisme qu'ils avaient soutenu était devenu plus puissant.

Mais nous qui aspirons à opérer cette grande confédération des peuples, ce n'est pas dans nos cœurs, que ces rivalités, que ces haines subsistent; amis de la patrie, nous le sommes encore plus de l'humanité: Russes, Prussiens, Anglais, Français, tous les peuples à nos yeux sont frères. Le moment approche où, arrachant le bandeau qui couvre encore leurs regards, ils s'embrasseront sur les champs de bataille mêmes, où les despotes les auront appelés à s'entre-égorgés.

C'est pour cela que nous soutenons de tous nos vœux les patriotes de tous les pays, qui travaillent à amener cette grande époque de fraternisation des peuples. Gloire à vous donc, écrivains courageux, qui expiez dans les fers vos patriotiques vertus et l'accept de vérité que vous avez fait entendre au peuple allemand; gloire à vous, O'Connell, dont la courageuse éloquence veut arracher l'Irlande au vasselage de l'Angleterre; gloire à vous tous enfin, hommes de toutes les nations, qui vous faites les défenseurs du peuple opprimé, ce peuple attentif à vos efforts, aux jours de son triomphe, couronnera vos fronts de palmes civiques, et transmettra vos noms vénéralés à la postérité la plus reculée.

Aux patriotes! aux républicains de tous les pays!

M. MECLHLING.

A la Convention nationale!

Citoyens,

Des pygmées ont eu l'impudeur de déclarer déplorable et néfaste le jour où s'est accompli le grand œuvre des géants de la Convention; l'exemple de la tête d'un roi tombée sous le glaive du peuple qu'il avait trahi fait encore trembler tous les tyrans d'aujourd'hui; la chambre des pairs, composée des courtisans de toutes les époques, a voulu que cet acte de la volonté du peuple souverain fut regardé comme un crime abominable; la chambre des députés, composée de quelques hommes privilégiés, a aussi méconnu ce droit de souveraineté; une loi insolente a été abrogée par une abrogation plus insolente encore. Citoyens! voilà comme ces prétendus mandataires de la nation connaissent leur devoir, ils flétrissent la mémoire de leurs pères et des nôtres, ils méconnaissent chaque jour les droits d'un peuple qui, de son souffle, peut les anéantir encore; ils lui contestent le droit de punir celui qui trahit la patrie; il est de notre devoir de signaler au peuple leurs projets liberticides. Nous devons

lui faire connaître qu'il a le droit de faire tomber son bras de celui qui trahit la nation, fut-il roi !
Honneur à la Convention nationale !

M. BERGER, chef d'atelier, gérant de l'*Écho de la Fabrique*.

A l'alliance de l'Industrie et du Journalisme !

Citoyens !

Naguères dans cette enceinte un banquet eut lieu ; c'étaient de simples chefs d'ateliers qui célébraient une époque intéressante pour eux, car elle avait proclamé leur émancipation. Des journalistes virent honorer de leur présence cette fête industrielle. Nous ne l'avons pas oublié.

Aujourd'hui, à ce banquet patriotique, offert par des hommes de lettres et par l'élite des patriotes lyonnais, à un journaliste qui chaque jour dit à un pouvoir liberticide, comme Philoxène à Denis le tyran : Ramenez-moi aux carrières. Nous avons été conviés ; et nous, industriels, nous nous sommes rendus avec empressement à cette fête de journalisme.

Ainsi, se resserrent les nœuds entre ces deux puissances nouvelles du monde régénéré.

La pensée et l'industrie, voilà les seuls pouvoirs de la future république que tous nos vœux appellent parce qu'à elle seule sera donnée la faculté de glorifier la capacité et le travail.

Le journalisme doit protéger et défendre l'industrie, car l'industrie n'est plus aujourd'hui l'exploitation du grand nombre par quelques-uns, elle n'est plus le satellite obligé du monopole. L'industrie doit soutenir le journalisme, car le journalisme n'est plus une occupation frivole ; c'est la mission sacrée d'un tribun du peuple.

Journalistes, industriels, donnons-nous donc une main sincèrement amie.

(A l'alliance de l'Industrie et du Journalisme)

M. MARTIN, président.

Au gérant de la *Glaneuse*, à notre concitoyen Granier !

Citoyen,

La liberté de la discussion par la voie de la presse, est le seul moyen qui nous reste de propager les doctrines utiles à la société, telle qu'une foule d'hommes se propose de la constituer. Ce droit qui, dès-lors devrait être sacré, un pouvoir immoral voudrait nous le ravir, car partout on voit ses agens se ruer sur la presse libre et accabler de persécutions les écrivains courageux !... A Lyon, c'est le moment où finit une captivité que vous venez de subir pour un délit de presse, que l'on choisit pour ordonner une quinzisième saisie du journal que vous représentez. C'est contre une aussi étrange brutalité, que quelques-uns de vos amis politiques, au nom des nombreux républicains lyonnais, viennent protester aujourd'hui, car les principes qu'émet la *Glaneuse* sont les leurs, et ils n'ont pu en voir poursuivre l'expression avec tant d'acharnement, sans en être indignés ! Nous ne nous laisserons pas ravir le dernier, mais le plus important de nos droits. Nous demandons que la presse, que la discussion soient libres pour toutes les opinions, et nous ferons tous nos efforts pour qu'il en soit ainsi.

Continuez, Monsieur, à combattre les abus, et les hommes qui les soutiennent, à proclamer toutes les vérités quelles qu'elles soient, et le soutien des patriotes ne vous manquera jamais.

M. GRANIER.

Citoyens !

Je suis fier des persécutions du pouvoir, ne leur dois-je pas le bonheur de me trouver aujourd'hui au milieu de vous. En offrant au gérant de la *Glaneuse* un banquet patriotique, ce n'était pas une question personnelle qui vous préoccupait, vous avez voulu témoigner hautement vos sympathies pour les principes démocratiques persé-

cutés dans la personne d'un écrivain républicain ; vous avez voulu protester de votre dévouement à la presse indépendante.

Que le pouvoir fasse gronder sur nos têtes les foudres de ses réquisitoires ! appuyés sur vos sympathies, forts du témoignage de notre conscience, nous saurons accomplir une mission à laquelle nous avons voué notre existence tout entière.

Lorsque nos ennemis ont proclamé hautement leurs projets liberticides, lorsque la monarchie a jeté le gant à la presse républicaine, nos regards se sont fixés sur vous, nous avons lu dans vos yeux la sainteté de notre cause, et nous avons relevé le gant que le pouvoir nous jetait avec tant d'insolence. Ecrivains indépendants assis à cette table, vous qui combattez avec courage pour le triomphe des principes démocratiques, le temps des illusions est passé ; un pouvoir aveugle n'a pas craint d'engager avec la presse républicaine un combat à mort. Qu'il tremble ! la presse est un serpent qui étouffe mais qu'on n'étouffe pas.

A nous la victoire ! à nous l'avenir !

Républicains, serrons nos rangs, repoussons les insinuations perfides d'un pouvoir corrupteur et corrompu ; on cherchera à nous diviser, la calomnie sera versée à pleines mains sur des hommes dont on voudrait vous faire suspecter le patriotisme, la police répandra sur nous sa bave impure ; en nous ralliant franchement autour du drapeau de la démocratie, nous saurons déjouer cet infâme machiavélisme.

Républicains, serrons nos rangs, l'union fait la force ; — soyons unis, et seulement alors, à ceux qui nous disent la république est impossible, nous saurons prouver que ce mot impossible n'est pas français.

M. MARTIN, président.

Au progrès social et politique !

Citoyens !

C'est à cette loi divine que nous obéissons instinctivement, en nous réunissant dans cette fête de famille ; c'est à elle que nous devons la propagation infinie que nos doctrines ont obtenue jusqu'à ce jour. Ce résultat est grand et incontestable, mais l'œuvre de la régénération sociale que nous avons entreprise, est une tâche immense dont nous sentons tous la haute gravité. Ce n'est pas trop, pour arriver à l'accomplir, de la coopération active et incessante de tous. Sans doute, nous trouvons le plus grand nombre des citoyens empressés d'adopter nos doctrines, parce qu'elles seules sont vraies, parce qu'elles seules peuvent rasseoir l'édifice social prêt à s'écrouler, néanmoins, nous devons le dire, il nous reste beaucoup à faire.

Il y a quelques mois encore, nous pensions être aidés dans notre entreprise par cette opposition de la chambre des députés, qui faisait alors tant de bruit de sa conduite future, mais la session a été ouverte. Hommes d'ambition, d'argent ou d'intrigue, hommes sans conviction fixe, presque tous les membres de l'opposition ont repris leurs habitudes d'autrefois et continué une ridicule comédie, sans profit pour le peuple !... Tristes hommes, sur lesquels nous devons à tout jamais jeter le manteau de l'oubli !... C'est donc à nos propres forces que nous sommes réduits ! Tant mieux, notre allure, devenue plus libre, en deviendra plus productive.

Rallions-nous donc et serrons nos rangs ! Arrière tout homme que l'intérêt personnel conduit ! Arrière ceux qu'une longue et pénible persévérance effraie !... Ceux-là ne peuvent et ne sentent pas comme nous, ils ne peuvent être avec nous !... Ayons surtout bon courage, nous jeunes hommes auxquels l'avenir appartient ! Continuons la voie de dévouement et de sacrifices que nous avons commencée ! et que le pouvoir le sache bien, rien ne pourra nous arrêter dans la voie où nous nous sommes librement engagés ; car, mus seulement par l'intérêt général, nous avons dès long-temps fait abnégation de nos personnes, et l'échafaud lui-même placé sur la route ne nous ferait pas dévier d'un pas !...

Ainsi donc, point de mystère, publions tous à haute voix nos pensées, et pour obtenir plus de fruit de nos travaux, associons-nous, mais ne nous associons que publiquement. Par-là, les hommes honnêtes qui sont encore nos adversaires, se convaincront de la sincérité et de l'excellence de nos doctrines, et ils viendront à nous ; car il

reconnaîtront que ce n'est que sous notre bannière qu'il y a sûreté, activité, moralité, justice !... par l'association, il nous sera facile de répandre l'instruction parmi ceux de nos frères qui en sont encore privés, et d'aider ceux que l'infortune atteint ! Associons-nous donc !

Déjà des patriotes de cette ville se sont occupés de réaliser le plan d'une association publique à laquelle tous les citoyens seront appelés à prendre part. Qu'ils se hâtent de terminer leur œuvre, et de nous faire jouir des immenses bienfaits que l'association nous procurera.

Ainsi, vous le voyez, la loi invincible du progrès continue à s'accomplir. Encore quelque temps et notre premier but sera atteint, nous pourrons alors marcher à plus grands pas et doter l'humanité des lois de stabilité et de bonheur qu'elle attend de nous.

Une réunion patriotique ne serait pas complète si elle n'était pas terminée par une bonne œuvre. Une collecte faite en faveur des *ouvriers-tullistes* a produit une somme de 96 fr,

MARDI GRAS A LA COUR.

Au Carrousel, au Carrousel ! Ventre à terre, mes beaux cochers ! j'ai hâte d'arriver. — Nous avons renversé déjà trois piétons dans la rue de Richelieu. — Des malotrus, qu'importe, parbleu ! il est onze heures, les portes viennent de s'ouvrir ; au premier arrivent les sourires et les grâces du maître, je suis paillasse et je veux que paillasse ait le pas sur arlequin ! dix louis si tu arrives le premier. — Je les gagnerai, monseigneur !

Il arrive, mais on fait queue à la porte, deux heures avant leur ouverture...

La chambre des pairs a vaqué, les députés ont manqué la séance, les juges ont expédié leurs coupables, Figaro lui-même n'a pas touché sa solde chez le caissier secret qui a fermé à midi ; la salle est presque pleine ; ce sont tous des arlequins et des paillasses ! pas moyen de se reconnaître, ce sera charmant ! Dans un moment tous les rois du monde vont arriver, représentés par leurs ministres plénipotentiaires qui, pour cette fois du moins, ne voleront pas l'argent qu'on leur donne.

Ouvrez les portes à deux battans ; ils entrèrent l'un après l'autre, il y en aura pour une heure ; vingt huis-siers s'enroueront, mais l'étiquette avant tout ! place, place ! tenez donc cette porte, les voila, les voila ! sont-ils beaux ces magots-là ! C'est le roi d'Angleterre en *Chapoldard* qui mène l'Irlande à Ferdinand le sot en déterré ; don Pedro chargé d'un fagot de bois du Brésil, qui fait un *chassé* avec don Miguel travesti en *monstre*. Le roi de Suède en *renégat* ; le roi de Bavière en *trembleur* ; le duc de Modène en *pendu* ; le roi de Sicile chante : *Voulez-vous des filles ? j'en ai pour vous tous*. Le roi de Piémont en marmotte ; le roi de la Grèce en *pot-à-beurre* ; le roi de la Belgique en caporal des *Cent-Suisses* ; et le roi de Hollande en *marin* qui a fait naufrage. Admirez : voila François, le vieux François en *Boniface* couronné de *choux-croute*. L'empereur des Chinois en *madame Angot*. Le roi de Prusse en *Don-Quichotte* avec une lance de carton et un sabre de fer-blanc. L'empereur de toutes les Russies en *bourreau* avec un Knout et quatorze têtes coupées pendues à sa ceinture.

Quant au maître de la maison, il ne croit plus avoir besoin de se déguiser. Viennent alors ministres et procureurs-généraux, préfets et maires : L'abbé Louis en *contrebandier* ; M. Persil en *ciguë* ; Sébastiani en *renard* ; Talleyrand en *polichinelle* boiteux ; les quarante de l'Académie en *bonnets de coton* ; M. Dupin en *poire bon chrétien* ; et la France en *budget* ; elle était à peine entrée qu'elle était toute nue, chacun lui avait arraché un lambeau de ses habits. Donnez la main à vos dames et formez les quadrilles ! Il y en a pour tout le monde : des *précieuses ridicules* à foison. Puis des *colombines* ; ces farceuses de *colombines* qui trompent si gracieusement leurs arlequins, il en pleut. Quelques *fanchons vieilleses* ; beaucoup de *Manon Lescaut* ; une demi-douzaine de rosières couronnées de jonquilles ; une vingtaine de *bayadères*, une femme en *danaïde*, et une centaine en *caméléons*. L'orchestre commence par l'air : *Voilà le bas-tringue !* et l'on se met en mouvement. Une polonaise, la seule qu'il y eut, repousse en l'égratignant, la main de l'empereur de Russie ; l'Irlande fait sauter le roi d'Angleterre ; une colombine vole la bourse de François et un gros monsieur essaie de faire tomber par un croc-en-jambe la charte qui est enceinte et qu'il voudrait faire blesser. Un nouveau masque entre dans la salle, nul ne le connaît, on se presse autour de lui, on l'interroge ; il porte à la main une grande bourse vide ; j'ai payé tous vos costumes, mes beaux seigneurs, dit-il, il ne me reste rien, je suis le petit populo ; allons dansez la *galope*. Oui, oui, crie-t-on de toutes parts : la *galope*, la *galope* ! Je sors au moment où l'on commence la *galope*, mais soyez bien sûr que tous les rois la danseront.



GLANE.

— Tout est vide sous le régime où nous vivons. A la chambre, les discours sont vides, la bourse du peuple est vide, tout est vide, même les pistolets.

— Les ponts de Paris vont changer de nom. Le pont d'Arcole s'appellera le pont du massacre ; le Pont-Neuf, le pont des mouchards ; le Pont-des-Arts, le pont aux anes ; le Pont-Royal, le pont d'or ; le pont Louis XVI, le pont des Ventrus.

— M. Chose n'est pas franc-maçon.

— Le président du conseil a échangé son cerje contre une paire de béquilles. Nous n'avions pas besoin de cela pour savoir que le ministère va clopin-clopat.

— Nicolas refuse comme ambassadeur le maréchal Maison. C'est une tuile qui tombe sur la tête de la France.

— Qu'appellez-vous contributions indirectes ? Celles qui accablent le plus directement le peuple.

— Le tribunal de Bordeaux vient de décider qu'il n'y a rien d'illégal à porter le bonnet rouge. *Farceur de tribunal*.

— On est étonné que les frais de chauffage soient si considérables dans les bureaux des ministères. Les bûches n'y manquent pourtant pas.

— L'état a beaucoup de charges nous disent les journaux ministériels. Ce n'est pas étonnant, il en fait tant.

J. A. GRANIER, Gérant.